



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 39 (2005), p. 231-248

Jean-Charles Ducène

La description de l'Égypte (à l'exception d'Alexandrie) dans le Kitāb al-masālik wal-mamālik d'al-Bakrī.

#### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### **Dernières publications**

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

Jean-Charles DUCÈNE

## La description de l'Égypte (à l'exception d'Alexandrie) dans le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī

**É**TIENNE QUATREMÈRE<sup>1</sup> considérait, en 1831, que la partie du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī qui concerne l'Égypte ne présentait pas assez d'intérêt pour être traduite, soit elle rassemblait des informations historiques légendaires, soit ses renseignements positifs pouvaient être trouvés ailleurs. Si la première raison est toujours valable, la seconde ne l'est plus, et il s'avère que ces chapitres d'al-Bakrī méritent d'être étudiés.

### BIOGRAPHIE ET ŒUVRES

L'auteur andalou Abū 'Ubayd al-Bakrī<sup>2</sup> (487/1094) est connu depuis longtemps pour son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, ouvrage alliant géographie descriptive, notices historiques et itinéraires. Si l'ouvrage est une vaste compilation et si l'auteur n'a probablement jamais quitté l'Andalus, il n'en reste pas moins qu'il a démarqué un grand nombre d'ouvrages, dont certains sont aujourd'hui perdus. Ainsi, quand on distingue dans son livre la matière attestée ailleurs de celle qui est inconnue, on retrouve souvent des passages originaux et pleins d'intérêt; subsiste alors le problème d'en déterminer l'auteur.

<sup>1</sup> É. Quatremère, «Notice d'un manuscrit arabe contenant la description de l'Afrique», *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et autres bibliothèques* 12, 1831, p. 443.

<sup>2</sup> É. Lévi-Provençal, «Abū 'Ubayd al-Bakrī», *EP* 1, p. 159-161, (l'article a été édité en 1960, mais écrit avant 1956, date du décès de Lévi-Provençal; pour une bibliographie à jour, l'édition du *K. al-masālik wa-l-mamālik* par

A. Ferré et A. P. Van Leeuwen, p. 35-45, à ajouter: J.-Ch. Ducène, «La description géographique de la Palestine dans le *K. al-masālik wa-l-mamālik* d'Abū 'Ubayd al-Bakrī», *JNES* 62, 2003, p. 181-191; *id.*, «La description du Yémen et du 'Umān dans le *K. al-masālik wa-l-mamālik* d'Abū 'Ubayd al-Bakrī», *AcOr* (B) 57, 2004, p. 71-92; *id.*, «Une description arabe du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle du mont Sināi», *AcOr* (B) 55/4, 2002, p. 319-326.

SOURCES <sup>3</sup>

Pour l'histoire ancienne et légendaire de l'Égypte, al-Bakrī cite et utilise al-Mas'ūdī, Ibrāhīm ibn Waṣīf Šāh – qui apparaît aussi sous le nom d'al-Waṣīfī <sup>4</sup>. Pour l'histoire de l'Égypte musulmane, c'est Ibn 'Abd al-Ḥakam qui est mis à profit. Pour ce qui est de la partie descriptive, on peut retrouver des passages d'Ibn Ḥurrādābhī <sup>5</sup> et de 'Umar ibn Muḥammad al-Kindī <sup>6</sup>. Il faut ajouter que la matière qui se trouve dans la partie descriptive est attestée parfois chez des auteurs antérieurs (Ibn Rustih, Ibn al-Faqīh) sans que l'on sache s'il s'agit d'emprunt ou plus probablement de matériel géographique devenu objet d'*adab*. Jean-Claude Garcin voit Ibn Zulāq (306-386/919-996) derrière la notice sur Qūs, mais après comparaison avec le texte d'Ibn Zulāq partiellement édité par Yūsuf Kamal <sup>7</sup>, il ne nous semble pas que cette hypothèse soit démontrée. Reste le problème de la ou des source(s) inconnue(s) utilisée(s) par al-Bakrī pour la matière originale qu'il nous donne. Un fait datable peut nous éclairer, il s'agit de l'attaque d'Abū Rakwā sur le Caire, datée erronément par l'auteur en 393/1004 mais qui a eu lieu en 396/1006. Et relevons encore que la matière originale, et vérifiable, se réfère principalement au Delta. Abū 'Abd Allāh al-Warrāq (m. 363/973) a été utilisé par al-Bakrī pour l'Afrique du Nord, mais la date de sa mort nous empêche de l'invoquer. Nous avons émis ailleurs <sup>8</sup> l'hypothèse qu'Abū l-'Abbās Aḥmad ibn 'Umar al-'Uḍrī serait la source d'al-Bakrī pour la partie du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* consacrée au sud de l'Arabie. On sait qu'al-'Uḍrī fut le maître d'al-Bakrī et notamment une de ses sources pour l'Espagne, Chypre et la Sicile <sup>9</sup>. Par Yāqūt <sup>10</sup>, on sait qu'al-'Uḍrī accompagna son père en pèlerinage en 408/1017 et qu'il resta à La Mekke jusqu'en 416/1025. Il mit d'ailleurs son séjour dans la Ville sainte à profit pour interroger les voyageurs sur les itinéraires et les toponymes de leurs pays. Si les fragments de son ouvrage géographique – le *Tarṣī' al-aḥbār* selon le seul manuscrit fragmentaire existant <sup>11</sup> ou le *Niẓām al-murḡān fi l-masālik wa-l-mamālik* d'après Yāqūt et al-Qazwīnī <sup>12</sup> – cités par Yāqūt et par al-Qazwīnī laissent croire que l'auteur s'intéressait surtout aux merveilles, la partie éditée montre que son attention était aussi attirée par les itinéraires, l'histoire ou la description topographique. Nous en venons ainsi à penser que l'on pourrait le voir derrière les itinéraires du Delta et de la Haute-Égypte. Si on ignore la route qu'emprunta al-'Uḍrī pour aller et revenir de La Mekke, il est bon de rappeler que le passage par la vallée du Nil, le port de 'Aydāb et la mer Rouge

<sup>3</sup> A. Ferré, «Les sources du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'Abū 'Ubayd al-Bakrī», *IBLA* 49, 1986, p. 185-209; 'A. A. Yūsuf Al-Ġanīm, *Ġuġrāġyyat Miṣr min Kitāb al-mamālik wa-l-masālik li-Abi 'Ubayd al-Bakrī*, al-Kuwayt, 1980, p. 10-31.

<sup>4</sup> André Ferré propose de distinguer Ibrāhīm ibn Waṣīf Šāh d'al-Waṣīfī, mais Ursula Sezgin apporte assez d'éléments pour ne voir qu'un seul personnage derrière ces deux noms, probablement Ibn Waṣīf al-Šābi' (IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle) érudit et ophtalmologue d'origine šabéenne, cf. U. Sezgin, «Al-Waṣīfī», *EI<sup>2</sup>* IX, p. 178-179.

<sup>5</sup> Al-Ġanīm voit cet auteur derrière la liste des provinces et Ferré derrière la description de Manf, nous pouvons y ajouter la notice sur 'Ayn Šams.

<sup>6</sup> Une partie de 'Ayn Šams et de Manf, tous les paragraphes sur le Muqāṭṭam, sur al-Faramā et sur Agar. Face à certaines divergences, Ferré considère 'Umar ibn Muḥammad al-Kindī comme une source indirecte qu'al-Bakrī utilisait par l'intermédiaire d'un tiers.

<sup>7</sup> Y. Kamal, *Monumenta* 3/2, f. 685-86, à partir du ms. de Paris 1818, f. 20r-33v.

<sup>8</sup> J.-Ch. Ducène, «La description du Yémen et du 'Umān dans le *K. al-masālik wa-l-mamālik* d'Abū 'Ubayd al-Bakrī», *AcOr* (B) 57, 2004, p. 72-73. Nous reprenons les principaux arguments ici.

<sup>9</sup> A. Ferré, *Les sources...*, p. 196-197; L. Molina, «Al-'Uḍrī», *EI<sup>2</sup>* X, p. 837-838.

<sup>10</sup> Yāqūt, *Mu'ġam al-buldān*, Beyrouth, 1990, 7 vol., sous Dalāya, Kadā' et al-Mariyya.

<sup>11</sup> 'A. Al-Ahwānī, *Fragmentos geographico-historicos de al-masālik ilā ġamī' al-mamālik*, Madrid, 1965.

<sup>12</sup> Yāqūt, *op. cit.*, sous Dalāya et al-Mariyya; al-Qazwīnī, *Āṭār al-bilād*, Beyrouth, 1984, p. 496 et 505.

était courant (cf. Nāṣir i-Ḥusrū et Ibn Ğubayr). Par ailleurs, al-‘Udrī aurait pu également recueillir les éléments sur l'Égypte de la bouche de pèlerins égyptiens. Enfin, il est le seul auteur cité par al-Bakrī postérieur à l'attaque d'Abū Rakwā (396/1006) et donc susceptible de la lui avoir rapportée. Cette idée reste cependant une hypothèse car l'œuvre d'al-‘Udrī n'est connue que par quelques citations et un fragment, et rien chez eux ne concerne l'Égypte. Il est à espérer qu'une heureuse découverte vienne confirmer ou infirmer cette hypothèse.

## POSTÉRITÉ

L'ouvrage d'al-Bakrī est largement utilisé comme source dans le *Kitāb al-istibṣār*<sup>13</sup> (VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle), si la plupart de ses notices qui proviennent d'al-Bakrī donnent une matière identique, certaines présentent des variantes intéressantes. Al-Ḥimyarī dans le *Rawḍ al-mi‘tār*<sup>14</sup> (écrit en 864/1461) a également démarqué al-Bakrī, mais dans ce cas, comme cet ouvrage a puisé aussi dans le *Kitāb al-istibṣār*, il est parfois difficile de faire la part de chacun des deux.

Al-Bakrī est mis aussi à contribution par les auteurs ultérieurs. Ainsi, il est cité par Abū Ğa‘far al-Idrīsī (m. 649/1251) dans son *Kitāb anwār ‘ulwī al-ağrām fī l-kašf ‘an asrār al-ahrām*<sup>15</sup> au sujet des pyramides. Yāqūt (m. 626/1229) le cite textuellement sous *Wasim* (ou *Wusim*<sup>16</sup>) dans son *Mu‘ğam al-buldān*. Al-‘Umārī (m. 749/1349) le cite une fois à propos des oasis<sup>17</sup>, mais cette citation n'est pas dans notre texte. Al-Maqrīzī (m. 845/1442) cite à plusieurs reprises al-Bakrī dans les *Ḥiṭaṭ* mais toutes les citations proviennent du *Mu‘ğam mā sta‘ğama*<sup>18</sup>. En revanche, comme nous le verrons, il donne à de nombreux endroits une matière identique ou très proche ; cela provient naturellement de l'utilisation de sources communes et en premier lieu le *Kitāb faḍā’il Miṣr* d'Abū ‘Umar al-Kindī.

Enfin, soulignons que, bien que son *Mu‘ğam mā sta‘ğama* possède des entrées relatives à des villes égyptiennes (Aḥmīm, ‘Ayn Šams, etc.), la matière donnée ne reprend en rien celle du *Masālik wa-l-mamālik*, à l'exception de la notice consacrée à Ğafn. Mais, là aussi, il s'agit du rapport établi avec Māriya et non une information géographique.

<sup>13</sup> *Kitāb al-istibṣār*, S. Z. ‘Abd al-Ḥamid (éd.), Bagdad, s.d., p. 347-348.

<sup>14</sup> Al-Ḥimyarī, *Al-rawḍ al-mi‘tār fī ḥabar al-aqṭār*, I. ‘Abbās (éd.), Beyrouth, 1984, introduction, p. sin.

<sup>15</sup> U. Haarmann, *Das Pyramidenbuch des Abū Ğa‘far al-Idrīsī*, Beyrouth, 1991, ar. p. 73 et p. 142.

<sup>16</sup> Al-Maqrīzī, K. *al-mawā‘iz wa-l-‘tibār fī-ḍikr al-ḥiṭaṭ wa-l-āṭār* I, A. Fu‘ād Sayyid (éd.), Londres, *Al-Furqān Islamic Heritage Foundation*, 2002-2004, 4 vol. Sauf indication contraire, c'est l'édition que nous suivons.

<sup>17</sup> Al-‘Umārī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār l'Égypte, la Syrie, le Ḥiğāz et le Yémen*, A. Fu‘ād Sayyid (éd.), Le Caire, 1985, p. 100.

<sup>18</sup> Al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ...*, I, p. 91-92 et comparer al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, p. 498 [Billbays]; I, p. 509, [Madyan]; I, p. 575, [al-Faramā] et *passim* et al-Bakrī, *Mu‘ğam mā sta‘ğama min asmā’ al-bilād wa-l-mawāḍi‘*, M. Al-Sāqqā (éd.), Beyrouth, 1983, 2 vol., s. v.

TRADUCTION <sup>19</sup>

*Nous n'avons traduit que les textes qui possédaient un intérêt géographique en écartant ceux qui appartenaient à l'histoire, légendaire ou réelle. D'autant que ces derniers se retrouvent ailleurs tandis que la description géographique et les itinéraires sont originaux.*

*Après des chapitres consacrés à l'histoire légendaire du pays et sa conquête, al-Bakrī relate la fondation de Fustāt, dévoue un chapitre aux trois mausolées fondés par al-Ḥākīm (375-411/985-1021), donne la liste des provinces d'Égypte et passe enfin à la description du pays.*

**Les distances entre les provinces ainsi que les villes et les particularités célèbres**

Manf <sup>20</sup> est séparée de Dalāš par neuf parasanges. C'est la ville où résidait Pharaon. Il lui avait donné soixante-dix portes et l'avait dotée d'une muraille de fer et de cuivre. Quatre rivières coulaient sous son trône.

Un vieil homme de la famille d'*Abū Ṭālib*, de la descendance de *ʿAlī* <sup>21</sup>, raconte <sup>22</sup> : « J'ai vu à Manf la demeure de Pharaon et je me suis promené dans ses galeries, ses salles d'audience, ses appartements et ses portiques. Tout cela n'était fait que d'une seule pierre creusée. Ils étaient parvenus à une telle perfection dans sa construction qu'elle avait l'égalité et l'unité d'une pierre unique où on ne distingue pas la réunion entre deux moellons et la jonction entre deux blocs. C'était déjà une merveille ! Si cela avait été une seule montagne où les hommes auraient creusé avec des pioches pour y pratiquer ces excavations, cela aurait été plus merveilleux encore ! [Mais] il n'y a pas dans toute l'Égypte une [pareille] montagne ! »

Ibrāhīm ibn Muḍīr al-Ḥawlānī <sup>23</sup> rapporte : « Je suis allé à Manf et voilà que *ʿUṭmān ibn Sāliḥ* <sup>24</sup> était assis auprès de la porte de l'église. Il nous a salués et nous a demandé : “Ne savez-vous pas ce qui est écrit sur la porte de l'église ?” “Qu'est-ce que c'est ?” avons-nous demandé. “Moi, un tel fils d'un tel, répondit-il, on m'a blâmé d'avoir fait cette église [trop] petite, alors j'ai acheté la coudée pour cent dinars.” “Quelle est l'histoire ?”, lui avons-nous dit. “Cet homme, répondit-il, est celui qui repoussa Moïse par un coup, et celui-ci le tua !” » (cf. Coran XXVIII, 15).

Dalāš est le rassemblement des magiciens d'Égypte. Entre Dalāš et le Fayyūm, il y a vingt-huit parasanges ; entre le Fayyūm et Ahnās, cinq parasanges ; entre Ahnās et al-Bahnasā, seize parasanges ; entre al-Bahnasā et al-ʿAmr <sup>25</sup>, trois ; entre al-ʿAmr et Ṭaḥā, huit ; entre Ṭaḥā et al-Ušmūnayn, quinze ; entre al-Ušmūnayn et al-Qahqā, huit ; entre al-Qahqā et Aḥmīm, huit ; entre Aḥmīm et Insāna (à lire Ibšāya <sup>26</sup>), huit ; entre Insāna

<sup>19</sup> Le texte a été, en partie, traduit par Yousof Kamal à partir des manuscrits de Paris et de Londres. Y. Kamal, *Monumenta cartographica Africae et Aegypti* III/3, f. 730-731. Le texte a été édité par ʿAbd Allāh Yūsuf al-Ġānim, en 1980, à partir de cinq mss (Rabat, Paris, Escorial, Lucknow, British Museum), le ms. de base étant celui de Rabat. L'ouvrage en entier a été édité par A. Ferré et A. P. Van Leeuwen en 1992, à partir de dix mss, le ms. de base pour cette partie-ci étant aussi celui de Rabat. Nous suivons cette dernière édition : al-Bakrī, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, A. Ferré et A. P. Van Leeuwen (éd.), Tunis, 1992.

<sup>20</sup> K. *al-istibṣār...*, p. 83 ; al-Ḥimyarī, *Al-rawḍ al-miʿtār...*, p. 551 [Manf] ; voir aussi al-Maqrīzī, *Ḥiṭāṭ...*, I, p. 365 ; Ibn Ḥurrādāḡbih, *K. al-masālik wa-l-mamālik*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1889, p. 161 ; Ibn al-Faqīh,

*Muḥtaṣar kitāb al-buldān*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1885, p. 73.

<sup>21</sup> Ajouté par le ms. de Rabat.

<sup>22</sup> Ibn al-Faqīh, *op. cit.*, p. 58 et Yāqūt, *op. cit.*, sous Manf.

<sup>23</sup> Al-Kindī, *K. faḍāʾil Miṣr*, Le Caire, 1997, p. 34 ; Ibrāhīm ibn Muḍīr (m. 236/850-851), voir Yāqūt, *op. cit.*, sous Manf.

<sup>24</sup> ʿUṭmān b. Ṣāliḥ (144-219/761-834), traditionniste musulman, cf. GAS I, p. 355.

<sup>25</sup> Tel quel ce toponyme est inconnu des sources utilisées et des répertoires de Toussoun, Wiet et Ramzī. Al-Ġānim lit « al-ĠMR » mais avoue n'avoir pu identifier le lieu, al-Ġānim, *op. cit.*, p. 70, note 13.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 71.

(à lire Ibšāya) et Būra<sup>27</sup>, huit ; entre Būra et Būšir, quatre. Il y a deux Būšir<sup>28</sup>, l'un au Ša'īd et l'autre en Basse-Égypte, il s'agit de Būšir Samannūd. Entre Būšir et Armant, il y a huit parasanges ; entre Armant et Asmir<sup>29</sup>, huit [aussi] et enfin entre Asmir et Uswān neuf parasanges. Entre [l'autre] Būšir et Samannūd, on compte deux parasanges ; entre Samannūd et Būsā (probablement à lire Būra<sup>30</sup>) un parasange ; entre Būsā (à lire Būra) et Damīra trois parasanges<sup>31</sup> ; entre Damīra et Dumqula (à lire Daqahla<sup>32</sup>), dix parasanges ; entre Dumqula (à lire Daqahla) et Dimyāt, huit parasanges ; entre elles deux se trouvent Nūba (à lire Tūna<sup>33</sup>) et Dabaqū, deux îles où on fabrique de l'étoffe *dabiqī*. Entre Dimyāt et l'île de Tinnīs, il y a douze parasanges.

Les distances que nous avons citées de Būšir à Tinnīs valent pour la route qui se trouve dans la province de Mišr quand on se dirige vers la Basse-Égypte. Il y a une seconde, également en Basse-Égypte. On compte ainsi seize parasanges depuis Fustāt jusqu'à Maydaq (à lire Manūf<sup>34</sup>) al-'Ulyā, de cet endroit à al-Suflā six parasanges, de là jusqu'à Fayd (à lire Tayda<sup>35</sup>), sept parasanges, de Fayd à al-Sarūr (à lire al-Bašrūd<sup>36</sup>) six, de là jusqu'à al-Muğīra (à lire al-Naqīza<sup>37</sup>) trois et d'al-Muğīra (à lire al-Naqīza) jusqu'à al-Burullus trois. 'Ayn Šams<sup>38</sup> est édifīée entièrement en pierre et toutes ses maisons sont excavées [dans des blocs]. Chaque maison est un seul bloc d'une longueur de vingt coudées ou plus, couverte d'un toit d'une seule pierre. Les murs sont lisses et unis comme des miroirs. Il y a des colonnes taillées dans la pierre portant des statues et des sculptures. Dans un de ces blocs, il y a une piscine creusée comme si une petite rivière se vidait là pour étancher la soif de Pharaon lorsqu'il y était installé. Sur les portes de ce palais, il y a une statue de femme en pierre que l'on dit être Māšaṭa, la fille de Pharaon ; elle fut pétrifīée. On rencontre avant d'arriver à ces palais plus de vingt obélisques (*manāra*), certains d'une hauteur de cent coudées. Ils portent tous des inscriptions incompréhensibles et que l'on ne peut arracher. 'Ayn Šams<sup>39</sup> était le temple du soleil, où on trouvait ses merveilles et ses lieux de culte (*malā'ib*). Il y a là deux colonnes dont on ne peut voir de plus merveilleuses, ni d'équivalentes : elles n'ont pas de base et leur hauteur est d'environ cinquante coudées ! À leur sommet, il y a comme deux colliers de cuivre surmontés de la statue d'un homme sur une monture. Lorsque la nuit touche à sa fin, une eau sourd des deux extrémités, d'en-dessous du collier. L'endroit de son écoulement sur la colonne est vert.

<sup>27</sup> Le seul lieu de ce nom que nous avons trouvé se situe dans le Delta, voir al-Ya'qūbī, *K. al-buldān*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1892, p. 338.

<sup>28</sup> Il y a plusieurs toponymes portant ce nom, dont un effectivement en Basse-Égypte, voir G. Wiet, « Būšir », *El<sup>2</sup> I*, p. 1383-1384 et Yāqūt, *op. cit.*, sous Būšir. Celui-ci serait au sud de Qifṭ, al-Ġānim, *op. cit.*, p. 71, note 7.

<sup>29</sup> Tel quel ce toponyme est inconnu des sources utilisées et des répertoires de Toussoun, Wiet et Ramzī. Al-Ġānim lit Ašmir SMR, mais sans pouvoir l'identifier, al-Ġānim, *op. cit.*, p. 72.

<sup>30</sup> Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>31</sup> Al-Ġānim a comme texte : « entre Būšir et Samannūd, il y a six parasanges ; entre Banū et Būšir, un parasange ; entre Abūn et Samannūd un parasange ; entre Samannūd et Nawsa un parasange et entre Nawsa et Damīra un parasange aussi. », Al-Ġānim, *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>32</sup> Yāqūt, *op. cit.*, sous Daqahla, mais il situe le lieu à quatre parasanges de Dimyāt et à six parasanges de Damīra ; voir aussi Ibn Ḥawqal, *Šūrat al-arḍ*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1939, p. 134 (toponyme situé sur la carte).

<sup>33</sup> Al-Idrīsī, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, R. Dozy et M. J. De Goeje (éd. et trad.), Leyde, 1866, ar. p. 154 ; Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 156 ; Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>34</sup> Tel quel, le toponyme est inconnu des sources utilisées et des répertoires de Toussoun, Wiet et Ramzī. Mais sa forme provient d'une erreur de graphie pour Manūf al-'Ulyā et Manūf al-Suflā, voir Ibn al-Faqīh, *op. cit.*, p. 74 ; al-Idrīsī, *op. cit.*, ar. p. 158.

<sup>35</sup> Le toponyme de Fayd est inconnu des sources utilisées et des répertoires de Toussoun, Wiet et Ramzī. Al-Ġānim propose de lire Tayda. Al-Ġānim, *op. cit.*, p. 74, note 2 et Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>36</sup> Le toponyme d'al-Sarūr est inconnu des sources utilisées et des répertoires Al-Ġānim propose de lire Bašrūd. Al-Ġānim, *op. cit.*, p. 74 ; note 4, et Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>37</sup> Al-Ya'qūbī, *op. cit.*, p. 338 ; Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 134 (toponyme sur la carte), Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>38</sup> *K. al-istiḥṣār*, p. 84 ; al-Ḥimyarī, *op. cit.*, p. 422 ['Ayn Šams] ; al-Maqrīzī, *Ḥiṭṭat* I, p. 623 (citation d'al-Bakrī extraite du *Mu'ḡam mā ista'ḡama*) ; Ibn Ḥurrādāqbih, *op. cit.*, p. 161 ; Ibn al-Faqīh, *op. cit.*, p. 72-73 ; Ibn Rustih, *Al-a'lāq al-naḥṣa*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1892, p. 80 ; al-Muqaddasī, *Aḥṣan al-taqāsīm fi ma'rifat al-aqālim*, M. J. De Goeje (éd.), Leyde, 1906, p. 210-211 ; F. Castello, *El « Dīkr al-aqālim » de Ishāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt (Tratado de geografía universal)*, Barcelone, 1989, p. 213.

<sup>39</sup> Al-Kindī, *op. cit.*, p. 34.

### Le Muqaṭṭam et ce qu'on en extrait

Le Muqaṭṭam <sup>40</sup> est en contact avec la montagne des émeraudes, il est compris entre Quṣayr et Maqṭa' al-ḥiğara et ce qui se trouve au-delà appartient au Taḥūm (à lire Yaḥmūm <sup>41</sup>). Plusieurs personnes de savoir disent que le Muqaṭṭam fait partie du Ṭūr et qu'il a été touché dans sa matière même par la sainteté. Ainsi selon Ka'b al-Aḥbār : « Dieu parla à Moïse au Ṭūr et le Muqaṭṭam participe à [cette] bénédiction. » On rapporte dans la Torah que Moïse pria son Seigneur avec ferveur dans la vallée où se trouve le Muqaṭṭam, près de Maqṭa' al-ḥiğara. Il y avait au sommet du Muqaṭṭam une construction ancienne. On prétend que c'était la cuisine (*maṭbah*) de Pharaon, mais les choses ont changé et on y a édifié une mosquée. Les gens s'y rendent la nuit du vendredi et y restent à veiller. On raconte aussi que cette construction <sup>42</sup> sur le Muqaṭṭam était un feu que l'on allumait quand Pharaon chevauchait, à l'aller et au retour, de Manf à 'Ayn Šams. Quṣayr possédait un autre feu. Quand on apercevait le feu, on savait qu'il était en route et on lui préparait ce qu'il voulait, mais Allāh est plus savant !

Asad ibn Mūsā <sup>43</sup> rapporte : « J'ai vu Ġanāza avec Ibn Lahī'a au Muqaṭṭam, nous étions assis autour de lui, et il dit : « Jésus examina cette montagne alors que sa mère était à ses côtés, il se retourna sur elle et lui dit : "Ô mère, elle est le cimetière de la communauté de Muḥammad !" »

Alors que 'Amr ibn al-Āṣ se dirigeait vers le pied du Muqaṭṭam en compagnie d'al-Muqawqis, voilà qu'il lui demanda : Pourquoi tenez-vous tant à votre montagne ? Elle est nue et n'a aucune plante. Si nous en irriguions le pied par un canal venant du Nil et que nous le mettions en culture ? Al-Muqawqis lui répondit : J'ai trouvé dans les livres que la majeure partie de la montagne était boisée et recouverte de plantes et de fruits. Al-Muqaṭṭam ibn Miṣrīm ibn Bayṣar ibn Ḥām ibn Nūḥ s'y installa <sup>44</sup>. Et la nuit où Dieu parla à Moïse, Il lui révéla au sujet des montagnes : « Moi, je parle à l'un de mes prophètes sur une montagne et j'ai été généreux envers toutes les montagnes. Je les ai élevées dans les airs sauf le mont de Jérusalem car il est petit et bas. » Dieu continua : « N'ai-je pas fait cela et cela est-il connu ? » « Je T'honore, dit Moïse, je Te vénère, ô Seigneur ! » Et Dieu ordonna à chaque montagne qu'elle lui donne ce qu'elle avait comme plantes. Le Muqaṭṭam lui offrit tout ce qu'il portait pour finir par être comme on le voit. Dieu lui révéla alors : « Je te donne en échange de ce que tu as fait des arbres et des plantes du Paradis. » 'Amr ibn al-Āṣ écrivit cela à 'Umar ibn al-Ḥaṭṭāb. 'Umar lui répondit : « Je ne connais pas d'arbres du Paradis autres que les musulmans, fais-en un cimetière pour eux ! »

On raconte que 'Umar interrogea les moines [égyptiens] sur la raison pour laquelle ils avaient laissé le Muqaṭṭam dénué de constructions et de plantations. Ils lui dirent qu'ils avaient appris par leurs vénérables que les Anciens prétendaient que le pied de la montagne serait planté des plantes du Paradis. « Pour cette raison, nous l'avons laissé tel quel » [ajoutèrent-ils]. 'Amr écrivit cela à 'Umar ibn al-Ḥaṭṭāb qui lui répondit : « Je ne connais dans le monde comme plante du Paradis que les corps des croyants, fais du pied de cette montagne leur cimetière ! »

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 45-46; tradition d'Ibn Lahī'a (m. 174/790); Yāqūt, *op. cit.*, sous al-Muqaṭṭam, même tradition; Y. Rāğib, « Le site du Muqaṭṭam », *AnIsl* 33, 1999, p. 159-184, p. 160.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 162, note 28.

<sup>42</sup> Ibn Ḥawqal et al-Idrīsī mentionnent le « four » (*tannūr*) du Pharaon à cet endroit. Pour le premier, il s'agit d'une construction sur laquelle un homme montait lors du départ du Pharaon afin que ce dernier voie toujours son image, tandis que pour al-Idrīsī il s'agit d'un miroir tournant

qui permettait au souverain de voir constamment son image; voir Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 160; al-Idrīsī, *op. cit.*, p. 174; voir aussi Yāqūt, *op. cit.*, sous Manf, fin de notice.

<sup>43</sup> Asad ibn Mūsā fut traditionniste égyptien (m. 212/827), en rapport avec 'Abd Allāh ibn Lahī'a (c. 69-174/688-689-790) et al-Layṭ ibn Sa'd (94-175/713-791).

<sup>44</sup> Tradition qui remonte au grammairien et poète Abū 'Abd Allāh Yamānī (m. 400/1009), voir Y. Rāğib, *op. cit.*, p. 161.

Ibn Lahī'a rapporte que Ka'ḅ al-Aḥbār envoya une besace remplie de terre du Muqaṭṭam et lorsque sa mort arriva, il ordonna qu'elle soit étendue sur sa tombe, sous son côté droit. On prétend que le premier qui y fut enseveli était un homme des al-Ma'āfir du nom de 'Umar, on dit aussi 'Amrat (?). On avait soutenu que le premier à y être enterré avait été 'Amr ibn al-Āṣ, mais ce n'est pas vrai car 'Umar en fit un cimetière et 'Amr est mort après avoir été gouverneur d'Égypte pour Mu'āwiyya durant trois ans. Il mourut le jour de la fête du *fiṭr* en 43/663.

Il n'y a pas dans le monde de cimetière plus merveilleux, ni de plus beau, ni de plus grand, ni d'une meilleure terre – elle est comme du camphre. Il renferme les tombes de compagnons du Prophète connus tels que 'Amr ibn al-Āṣ, 'Abd Allāh ibn Ḥuḍayfa al-Sahmī<sup>45</sup>, 'Abd Allāh ibn al-Ḥārīṭ al-Zubaydī<sup>46</sup>, Abū Baṣra al-Ġifārī<sup>47</sup>, 'Uqba ibn 'Āmir al-Ḡuhānī<sup>48</sup> et Maslama ibn Muḥallad al-Anṣārī<sup>49</sup>.

Le Fayyūm<sup>50</sup> a déjà été abordé à plusieurs endroits de ce livre<sup>51</sup>. Quant à Sābūr Ṣayr<sup>52</sup>, le canal du Fayyūm y aboutit provenant du canal [dit] de Sābūr Ṣayr, qui est une grande voie d'eau. Lorsqu'on arrive à mi-chemin, on trouve des pierres agencées (*maṣnūr*), ce sont les pierres d'al-Lahūn<sup>53</sup>. Dans le territoire de Sābūr Ṣayr, il y a environ une centaine d'exploitations agricoles dans une seule plaine. Lorsque le Nil est en crue<sup>54</sup>, il les entoure, et chaque ferme prend l'aspect d'une île. Les bêtes sont captives avec les habitants. À Sābūr Ṣayr, il y a d'anciens tombeaux dont on ignore l'âge. [Ils conservent] des cadavres en bon état, recouverts de linceuls et dont rien dans l'apparence n'a changé. On recueille dans ces tombes un bitume (*al-mūmiyā*) sépulcral (*al-qabūriyya*) qui est incomparable pour le prix.

Aḥmīm est une ville entourée de murailles sur la rive orientale du Nil. Elle dispose de marchés, de bains et de nombreuses mosquées. À l'intérieur de la muraille, se trouve un temple<sup>55</sup> fameux dont rien n'a été altéré. Il y a là une grande mosquée admirable.

Asyūt<sup>56</sup> est sur la rive occidentale du fleuve. Elle est ceinturée d'un mur et elle est d'une belle implantation<sup>57</sup>. Elle dispose de biens et de produits à profusion. Il y a également au centre du marché un temple en partie détruit. Asyūt est la contrée de Haute-Égypte la plus riche et la meilleure pour la canne à sucre.

Anṣinā<sup>58</sup> est à l'heure actuelle en grande partie en ruine, c'était une ville de magiciens<sup>59</sup>. Il y avait un temple dont il ne subsiste qu'une seule salle. Sa partie supérieure et sa muraille donnent l'impression qu'elle n'est

<sup>45</sup> À lire probablement 'Abd Allāh b. Ḥuḍafa al-Sahmī, voir al-Harawī, *Guide des lieux de pèlerinage*, J. Sourdel-Thomine (trad.), Damas, 1957, p. 87 et note 2; al-Maqrīzī cite les cinq premiers personnages comme les cinq compagnons du Prophète enterrés à al-Qarāfa, voir al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ* IV, p. 847.

<sup>46</sup> Al-Harawī, *op. cit.*, p. 93 et note 5.

<sup>47</sup> *Ibid.*, note 3.

<sup>48</sup> 'Uqbā' ibn 'Āmir (m. 58/677/678), voir L. Massignon, « La cité des morts au Caire », dans Y. Moubarac (éd.), *L. Massignon, Opera Minora* III, Beyrouth, 1963, p. 265; al-Harawī, *op. cit.*, p. 87 et note 1.

<sup>49</sup> Maslama ibn Muḥallad fut un compagnon du Prophète qui participa à la conquête de l'Égypte (m. 62/682).

<sup>50</sup> *K. al-istibṣār*, p. 90, notice plus étendue et différente

<sup>51</sup> Al-Bakrī, *op. cit.*, p. 513-516, où l'auteur donne notamment l'histoire de l'organisation du Fayyūm par Joseph.

<sup>52</sup> Toponyme inconnu des répertoires de Toussoun, Wiet et Ramzī, ainsi que des sources médiévales consultées dont le *K. ta'riḥ al-Fayyūm*

d'al-Nābulusī. Al-Bakrī le cite néanmoins plus haut dans la liste des provinces, *kūra*, d'Égypte. Al-Bakrī, *op. cit.*, p. 610.

<sup>53</sup> Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or* II, Barbier de Meynard et Pavet de Courteille (éd. et trad.), Paris, 1962-1997, 5 vol., p. 202; Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>54</sup> Al-Muqaḍḍasī, *op. cit.*, p. 208.

<sup>55</sup> Ibn Ḡubayr, *Voyages* I, M. Gauderoy-Demombyne (éd. et trad.), Paris, 1949-1965, 4 vol., p. 57-59; Ibn Iyās, *Nuzhat al-umam fi l-'aḡā'ib wa-l-ḥukam*, Le Caire, 1993, p. 227.

<sup>56</sup> *K. al-istibṣār*, p. 84

<sup>57</sup> Le *K. al-istibṣār* a ici : « Elle a une belle citadelle », avec *al-qaṣba* au lieu d'*al-naṣba*.

<sup>58</sup> *K. al-istibṣār*, p. 85; al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ...*, I, p. 554-555, notice plus étendue et différente; Ibn Rustih, *op. cit.*, p. 81 (talisman).

<sup>59</sup> Al-Idrīsī en donne la raison : c'est là que Pharaon réunit les magiciens qu'il confronta à Moïse, al-Idrīsī, *op. cit.*, p. 53; cf. Coran VII, 103-137; X, 75-86; XX, 56-73 et *passim*.

qu'un seul bloc de pierre. Māriya, que Muqawqis donna [en mariage] au Prophète, était originaire de la province d'Anṣinā, du village de Ġafn<sup>60</sup>.

Les crocodiles n'approchent pas la ville et ses habitants sont en sûreté. La plupart des animaux dangereux sont sur la rive occidentale qui fait face à Anṣinā, dans le village d'al-Uṣmūn, et personne ne peut approcher de cette rive. Lorsque le crocodile<sup>61</sup> est à la limite d'Anṣinā, il se retourne sur le dos, jusqu'au moment où il en est sorti. Cela se déroule d'une manière identique à Fuṣṭāṭ, depuis vingt-cinq milles avant la ville jusqu'au moment où [l'animal] en est séparé de la même distance.

La ville de Qūṣ se trouve sur la rive orientale, entre Aḥmīm et Uswān, dont elle est distante de trois jours. C'est une grande ville où il y a des vestiges impressionnants qui remontent aux Anciens. Elle possède des marchés, des bains et des presses pour la [canne] à sucre qu'actionnent, dans un seul pressoir, cent hommes. Les exploitations agricoles de la ville sont magnifiques. Entre Qūṣ et Uswān, il y a des grottes creusées dans des montagnes qui possèdent des tombeaux d'où on extrait un bitume (*mūmiyā*) de bonne qualité. On le trouve dans la pourriture des cadavres et à l'intérieur de leurs linceuls<sup>62</sup>. On dit que dans le désert qui sépare Qūṣ et Uswān se situe une montagne avec une mine d'émeraudes vertes. Mais la crainte des Buġġa, des Nubiens et des tribus arabes de ces solitudes en empêchent l'accès. Quoique ces grottes soient lointaines, elles se sont éboulées et écroulées à cause [de manque d'entretien] dû à l'éloignement de l'habitat et de l'absence de population.

La ville de Qifṭ<sup>63</sup> est de moyenne grandeur, elle est distante du Nil de trois milles. Elle possède une muraille, une grande mosquée et un marché. Elle est séparée de Qūṣ de quatre milles. On y trouve un temple<sup>64</sup>. À l'ouest, il y a des broussailles épaisses, elle est uniquement séparée de Qūṣ par des acacias (*sant*), qui constituent le bois de chauffe de l'Égypte. De Qifṭ à Aḥmīm, il y a trois jours.

La ville d'Uswān<sup>65</sup> est la dernière des villes de l'islam et sa place frontière en Égypte ; elle est voisine de la Nubie. Entre Uswān, qui est à l'extrémité des pays de l'islam, et al-'Ariṣ, qui est l'ultime frontière de l'Égypte [vers le nord], il y a le mur de la Vieille femme<sup>66</sup> qui entoure tout le pays. Uswān est séparée de la ville de Ṣūr (à lire Qaṣr<sup>67</sup>), qui est la première ville de Nubie, par un désert où se trouvent les Arabes nomades des Banū Ḥamār<sup>68</sup>, Banū Hilāl, Banū Kināna et des Banū Ġuhayna, qui apportent leurs dîmes au souverain de l'Égypte. Uswān est à l'amorce du désert qui va vers la mer de Na'am<sup>69</sup>, dans la direction de la ville côtière de 'Ayḍab, qui est dans les solitudes où voyagent des tribus de Noirs, les Buġġa. La mosquée d'al-Radd (à lire al-Rudaynī<sup>70</sup>) est construite à la fin de la province d'Uswān, c'est son *ribāṭ*.

<sup>60</sup> Wiet a retenu ḤFN pour son édition des *Ḥiṭaṭ*, mais plusieurs variantes sont données dont ḤFN, voir al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ...*, III, G. Wiet (éd.), Le Caire, 1911-1927, 5 vol. parus, p. 307, note 7. Al-Maqrīzī cite d'ailleurs ici al-Bakrī, comparer al-Bakrī, *Mu'ḡam mā sta'ḡama*, sous Ḥafn et sous Anṣinā; Ibn Iyās reprend la citation d'al-Bakrī, probablement par l'entremise d'al-Maqrīzī, voir Ibn Iyās, *op. cit.*, p. 198; voir aussi Ibn al-Kindī, *op. cit.*, p. 10; Yāqūt, *op. cit.*, sous Ḥafn; Ibn Iyās, *op. cit.*, p. 198.

<sup>61</sup> Al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ...*, I, p. 555, note 2.

<sup>62</sup> Passage cité par J.-Cl. Garcin d'après la traduction d'Y. Kamal. D'après Garcin, al-Bakrī reprendrait ici une note d'Ibn Zūlāq, J.-Cl. Garcin, *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale: Qūṣ*, Le Caire, 1976, p. 11-12 et p. 110 et Y. Kamal, *op. cit.*, III/2, p. 685 v°.

<sup>63</sup> K. al-istibṣār, p. 87; al-Ḥimyarī, *op. cit.*, p. 477 [Qifṭ].

<sup>64</sup> Al-Ya'qūbi, *op. cit.*, p. 333.

<sup>65</sup> K. al-istibṣār, p. 87; al-Ḥimyarī, *op. cit.*, p. 57-58 [Uswān]: notices différentes.

<sup>66</sup> Al-Kindī, *op. cit.*, p. 48, proche mais avec des différences.

<sup>67</sup> Al-Ya'qūbi, *op. cit.*, p. 334; al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 333; G. Troupeau, « La description de la Nubie » d'al-Uswānī, *Arabica* 1, 1954, p. 276-288, p. 279, note 3; al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ...* (éd. Wiet), III, p. 252, p. 287 et p. 289; le ms. de Londres porte *Ṣūrī*; al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, (éd. A. Fu'ād Sayyid, I, p. 517; al-Ġanīm lit *Ṣūrī*, al-Ġanīm, *op. cit.*, p. 84.

<sup>68</sup> Le ms. de Londres porte « Banū Ġamāl ».

<sup>69</sup> Appellation rare pour une partie de la mer Rouge, traditionnellement dénommée *bahr al-Qulzum*, voir Ibn Ġubayr, *op. cit.*, I, p. 66, note 1.

<sup>70</sup> Ibn Ḥawqāl, *op. cit.*, p. 51; le ms. de Londres porte *al-Nardaynī*.

‘Ayḏab<sup>71</sup> est une ville sur la côte de la mer occidentale, c’est un port pour les pèlerins et pour le voyageur qui part notamment au Yémen. Une population du nom de Banū Yūlas (à lire Banū Yūnas<sup>72</sup>) y habite, on dit que ce sont des Buḡḡa, mais d’autres prétendent que ce sont des Arabes : des Fazāra<sup>73</sup>, un peuple qu’Abū Bakr avait chassé. De ‘Ayḏab à Uswān, il y a deux routes<sup>74</sup> : une connue sous le nom d’ « al-Waḏaḥ<sup>75</sup> », elle fait dix-huit étapes dans un désert de sable inhabité, où l’eau est rare. Ce sable est périlleux à cause de ses mouvements dus aux vents, les traces sont effacées et il n’y a rien pour indiquer la piste ou la route. Cependant, des chameliers suivent des chameaux particuliers qu’ils mettent devant eux et qui les guident<sup>76</sup>.

L’autre chemin est la route de ‘Allāqīn (lire : ‘Allāqī), elle fait aussi dix-huit étapes. Il n’y a âme qui vive que dans la ville qui se trouve à mi-trajet et qu’on appelle ‘Allāqīn (lire : ‘Allāqī). Elle est riche en fruits et en biens. Sa population est ample et ils prétendent être des Arabes : des Kalb ibn Wabara. Ils sont loyaux et protègent celui qui passe chez eux. La plupart des montagnes de cette route renferment des mines d’or et d’argent. Dans ces montagnes difficiles d’accès habitent des Buḡḡa. Certains sont musulmans. Ils font du commerce avec ceux qui passent par là et établissent des contrats avec eux. Dans ce désert entre Uswān, ‘Ayḏab et al-Qulzum, il y a des éléphants et des girafes.

À proximité d’Uswān, est située l’île de Bilāq, elle est entourée par le Nil. On y voit une ville, un minbar et des musulmans originaires d’Égypte et d’Uswān. Cette île est dans un endroit connu sous le nom de « cataractes » (*al-ḡanādil*).

### La route de Fuṣṭāṭ à Dimyāṭ et à l’île de Tinnis

On descend le Nil [de Miṣr] jusqu’à Maḥallat al-Maḥrūm<sup>77</sup>, qui est sur la rive de Ṭawratā (à lire Ṭandaṭā<sup>78</sup>). Ṭawratā (à lire Ṭandaṭā) est une grande ville dotée de bains, de nombreuses hôtelleries et de marchés ; elle est dépourvue de muraille. Elle est séparée de la rive de Maḥallat al-Maḥrūm par trois milles. Elle se situe entre deux branches du Nil, elle en est d’ailleurs séparée à l’est par deux milles – c’est la branche qui coule vers Dimyāṭ. Celui qui la traverse, se dirige vers la ville de Maliḡ, qui est une grande ville au tout début de cette branche. Derrière Maliḡ, il y a une autre branche qui coule aussi vers Dimyāṭ. Là se situe la ville de Niṭā’ī (à lire Tiṭāy)<sup>79</sup>. C’est une belle localité avec de nombreux marchés et une grande mosquée. On va par le Nil de Niṭā’ī (à lire Tiṭāy) jusqu’à Damsīs, qui est une grande ville avec des biens en profusion et des jardins. Elle est sur la rive du Nil. Lui fait face, de l’autre côté, la ville de Šubrā Damsīs, qui est vaste, riche en biens et en jardins. À proximité, se trouve la grande ville de Faḡanḡīn (à lire Qaḡanḡīma<sup>80</sup>) qui dispose de marchés.

<sup>71</sup> K. *al-istiḡṣār*, p. 87 ; al-Ḥimyarī, *op. cit.*, p. 48 [Uswān] et p. 424-425 [‘Ayḏab] : notices différentes.

<sup>72</sup> Al-Maqrīzī, *Al-bayān wa-l-‘irāb ‘amman bi-arḍ Miṣr min al-a’rāb*, ‘Abd al-Maḡīd ‘Abrīra (éd.), Al-Qāhira, 1989, p. 44 ; Kamal lit avec le ms. de Londres : « Banū Būlus ».

<sup>73</sup> Kamal lit sur le ms. de Londres : « Marāziza » (?).

<sup>74</sup> J.-Cl. Garcin, *Qūṣ*, p. 111, l’auteur ne fait que mentionner le passage.

<sup>75</sup> Ibn Ḡubayr, *op. cit.*, p. 77 et note 1.

<sup>76</sup> C. Schefer, *Relation du voyage de Nassiri Khisrau*, Paris, 1881, p. 177.

<sup>77</sup> Kramers l’identifie avec Maḥalla al-kubrā, mais celle-ci apparaît plus loin dans le texte comme étant un endroit d’où les bateaux naviguent aussi vers al-Rašīd, ce qui rend difficile cette identification, voir J. H. Kramers, « Maḥalla al-kubrā », *EP* V, p. 1211-1212.

<sup>78</sup> Nous suivons ici al-Ġānim qui s’appuie sur *Al-tuḥfa al-saniyya* d’Ibn Ḡay’ān, alors que Yāqūt donne Ṭandaṭana. Il s’agit de la ville de Ṭanṭā actuelle, voir al-Ġānim, *op. cit.*, p. 86, note 4 ; Ibn Ḡay’ān, *Al-tuḥfa al-saniyya fi asmā’ al-bilād al-miṣriyya*, B. Moritz (éd.), Le Caire, 1898, p. 85 et Yāqūt, *op. cit.*, sous Ṭandaṭana ; C. Mayeur-Jaouen, « Ṭanṭā », *EP* X, p. 204-205.

<sup>79</sup> Nous suivons ici la proposition d’al-Ġānim qui s’appuie entre autres sur Ibn Ḡay’ān et Ibn Duqmāq, tandis que Yāqūt écrit Ṭatayḥ ; voir al-Ġānim, *op. cit.*, p. 87, note 1 ; Ibn Ḡay’ān, *op. cit.*, p. 74, Ibn Duqmāq, *K. al-intiṣār* V, Vollers (éd.), Al-Qāhira, 1893, p. 87 et Yāqūt, *op. cit.*, sous Ṭatayḥ. Le toponyme est rendu par « Tatayah » sur les cartes utilisées.

<sup>80</sup> Nous suivons ici Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 134 (toponyme sur la carte de l’Égypte) et Yāqūt, *op. cit.*, s. v. ; al-Ġānim propose de lire « Qūlanḡīl » ; al-Ġānim, *op. cit.*, p. 87, note 5.

À cet endroit, sort une branche du Nil vers le lac de Tinnīs et on appelle l'amorce du débouché dans le lac : al-Diğūr<sup>81</sup>. Ce lac est comme une immense mer. De Maliğ déjà mentionné jusqu'à Şahrağat, on met un demi-jour. À proximité de Şahrağat, se trouve la ville de Bilbays. C'est une belle localité au nord-est de Mişr, dont elle est séparée par le lac d'al-Asarā (lire : Nastarāwah ?). L'eau qui y arrive provient d'un canal proche de la ville de Raşid, sur la rive orientale. C'est un lac salé. La ville de Singār y est localisée. La plupart des bateaux qui amènent la nourriture à Mişr par le Nil relâchent dans cette ville toute l'année.

Entre ce lac et un autre, il y a un pont qui avoisine avec la Méditerranée (*al-baħr al-kabīr*), c'est un pont de construction ancienne, solide et bien pensée. Il est percé de trous et d'ouvertures artificielles où de grands poissons se réfugient. Lorsqu'on veut les pêcher<sup>82</sup>, on ouvre ce qui obstrue les passages entre les deux étendues d'eau (litt. mers), alors l'eau du lac se dirige vers la Méditerranée et entre dans le deuxième lac. Lorsque les poissons sentent l'arrivée de l'eau, ils se précipitent hors des trous et se jettent sur le pont. On en prend ce qu'on veut sans difficulté et on en vend pour beaucoup d'argent aux propriétaires de bestiaux après qu'ils sont partis vers le continent (litt. : la grande terre), mais on en emporte vers Mişr avec difficulté.

La branche qui provient de ʿAwwārah (lire : ʿAwwārah) descend vers la ville d'al-Malħa (à lire : al-Maħalla [al-kubrā]<sup>83</sup>), qui est une belle ville disposant d'une grande mosquée, de marchés et de bains. Il s'agit du siège des préfets d'Égypte. De là, on va à la ville de Damira. C'est un chef-lieu important et un point de rassemblement pour la population. Elle possède de grands marchés, de là on se rend à Dimyāt. Son canal est proche de la ville et il se divise en deux parties, une branche la quitte vers l'est, une autre vers l'ouest, puis elles se rejoignent dans le lac et font de la ville une île ! La ville est ceinturée de murailles et dispose de cinq portes. Elle a de spacieuses mosquées et des forts qu'on appelle « les Corps de garde » (*al-Maħārīs*) où habitent des dévots et des hommes pieux. À proximité, se situe un endroit appelé « le Désert », où des dégraisseurs lavent des tissus *şurūb*. [La ville] possède un climat suffisamment tempéré pour eux. L'endroit leur est adéquat pour un dégraissement en un seul jour. Et le tissu blanchit.

Les marins traversent ce lac à l'aller et au retour sur leur trajet de Dimyāt à Tinnīs en une seule étape, gouvernant bien leur bateau et le vent gonflant leur voile<sup>84</sup>. L'île de Tinnīs est au milieu de ce lac. L'eau du lac s'adoucit durant la crue du Nil et reste douce six mois, ensuite elle devient salée les six autres mois<sup>85</sup>. Les gens disent que l'eau s'adoucit lorsque souffle le vent du sud. Ils la battent (*fa-yaṭruqūna* (?), le sens obvie nous pousse à comprendre : « ils la conduisent ») alors jusque dans des citernes<sup>86</sup> qu'ils ont installées. Quand souffle le vent du nord, l'eau devient salée.

La ville de Tinnīs<sup>87</sup> est grande ; elle dispose d'une grande mosquée et de marchés. Sa population vit dans l'aisance et la richesse, la plupart sont des tisserands et leurs tissus sont des *şurūb* dont on ne tisse pas de pareils ailleurs. On fabrique dans ce tissu, pour le souverain d'Égypte, une tunique où il ne rentre pas un fil de coton (*ğazl*) dans la trame pour un poids de deux ocques ! On met dans le tissage quatre cents dinars

<sup>81</sup> Tel quel ce toponyme est inconnu des sources utilisées et des répertoires de Toussoun, Wiet et Ramzi.

<sup>82</sup> G. Wiet, « Burullus », *EI*<sup>2</sup> I, p. 1381, pêche affermée.

<sup>83</sup> Al-Malħa, tel quel, est inconnu des sources consultées, mais vu l'importance de la ville selon al-Bakrī et sa position par rapport à Damira, tout porte à croire qu'il s'agit bien de Maħalla al-kubrā, voir Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 196 et J. H. Kramers, « Al-Maħalla al-kubrā », *EI*<sup>2</sup> V, p. 1211-1212.

<sup>84</sup> Kamal traduit ce passage de la manière suivante : « Ceci en vertu d'un

arrangement ingénieux dans leurs vaisseaux et dans leurs voiles, dans lesquelles le vent est pressé », *op. cit.*, III, f. 730 ; sur l'habileté des marins de Tinnīs, voir al-Muħallabī, cité par Yāqūt, *op. cit.*, sous Tinnīs.

<sup>85</sup> Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 208.

<sup>86</sup> Abū l-Makārim, *Tārīħ al-kanā'is wa l-adyura* I, Père Samuel (éd.), 2<sup>e</sup> édition, Le Caire, 1999-2000, 4 vol., p. 110.

<sup>87</sup> K. al-istiḅsār, p. 87-88, plus complet, il donne le nom de la tunique ; al-Maqrīzī, *Ḥiṭṭa...*, I, p. 476-491.

d'or. La fabrication est si parfaite que ni la marque de l'assemblage ni le travail de l'aiguille n'y apparaissent, à l'exception des poches. Sa valeur atteint mille dinars. Il n'y a pas dans le monde un tissu brodé (*tirāz*) en coton qui rivalise avec cette étoffe. Le [tissu] simple sans or est de cent dinars sauf le tissu brodé de Tinnīs et de Dimyāt.

Dans l'île de Tinnīs, il y a plus de dix mille chrétiens et ils disposent de nombreuses églises sur le rivage. Les tombes des musulmans se trouvent dans l'île <sup>88</sup>, dans les cours de leurs maisons à cause de l'exiguïté de leur habitat. Ils chassent notamment les cailles aux portes de leurs demeures avec des filets qu'ils étendent sur leurs entrées. Nous avons mentionné dans l'histoire de l'Égypte (*aḥbār Miṣr*) ce qui concerne les monticules <sup>89</sup> qui se situent à Tinnīs. En effet Tinnīs était une grande île avec de nombreux jardins, des lieux agréables et des palais mais l'eau envahit presque tout. Les gens prétendent qu'elle était divisée entre deux rois de la descendance d'Abuwīt ibn Miṣrīm ; l'un était croyant, l'autre impie. Le croyant dépensa son argent pour la terre au point qu'il acheta à son frère, l'impie, sa part de l'île. Il y ajouta des plantations, y fit couler des rivières et construisit des bâtiments. Son frère eut besoin de ce qu'il avait possédé, mais il refusa de partager en deux son bien, il se fâcha contre lui et le méprisa à cause de sa pauvreté. Son frère lui dit : « Je ne te vois pas reconnaissant envers Dieu pour les grâces qu'Il te fait et peu s'en faut que cela vienne à te manquer et que Ses bienfaits pour toi disparaissent ! » Et Dieu envoya sur les jardins et les citernes l'eau et ils devinrent un désert sur des colonnes. Ces deux-là sont ceux que Dieu mentionne dans la *sūrat* al-Kahf (XVIII, 32) <sup>90</sup>.

Les bateaux naviguent de Tinnīs à al-Faramā <sup>91</sup>. C'est une belle ville avec des biens à profusion ; elle se trouve sur la côte. On dit que Hāḡar <sup>92</sup>, la mère d'Ismā'il, provient d'un de ses villages qu'on appelle 'Umm al-'Arab et qui en est proche.

Al-Faramā <sup>93</sup> est de construction ancienne. Les Égyptiens prétendent qu'une route partait de là jusqu'à l'île de Chypre par la terre ferme mais que l'eau la recouvrit. Là où la mer a recouvert [la route], il y a des morceaux de marbre bigarré [et] blanc. Yaḡyā ibn 'Uṭmān <sup>94</sup> relate : « J'ai été combattant pour la foi à al-Faramā. Entre elle et la mer, à environ un jour, les combattants sont sortis vers le rivage et s'y sont installés. Ensuite la mer a recouvert le tout. Al-Faramā est à un jour de la mer. Entre al-Faramā et al-Qulzum, il y a la barrière (*al-ḥāḡiz*) que Dieu a mentionnée dans son livre disant : {N'est-ce pas lui [...] qui a placé des montagnes sur la terre] et une barrière entre les deux mers ?} (XXVII, 61) Les deux mers sont la mer Méditerranée et la mer de Chine. Elles ne sont pas très proches dans le territoire où elles se trouvent, car al-Faramā est séparée d'al-Qulzum d'une distance d'une nuit, mais ailleurs elles sont éloignées de plusieurs mois. »

Alors qu'Ibn al-Mudabbir <sup>95</sup> était à Tinnīs, il dépêcha quelqu'un à al-Faramā pour la destruction de ses portes de pierre, à l'est de la citadelle – il avait besoin d'en faire de la chaux. La population s'y opposa. Ils allèrent auprès de son envoyé en armes et dirent : « Celles-ci sont les portes que Dieu a mentionnées par la bouche de Ya'qūb : {N'entrez pas par une seule porte mais entrez par des portes différentes} (XII, 67). »

<sup>88</sup> Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 201.

<sup>89</sup> Al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 308.

<sup>90</sup> Al-Idrīsī, *op. cit.*, p. 186.

<sup>91</sup> Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 214.

<sup>92</sup> Al-Kindī, *op. cit.*, p. 9.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 34-35 et p. 48 ; K. *al-istiṣbār*, p.89 ; al-Maqrīzī, *Ḥiṭṭaṭ...*, I, p. 575,

citation d'al-Kindī ; Ibn Iyās, *op. cit.*, p. 203, citation d'al-Kindī ; Yāqūt, *op. cit.*, s. v.

<sup>94</sup> Yaḡyā ibn 'Uṭmān ibn Ṣāliḡ (m. 282/895).

<sup>95</sup> Aḡmad ibn al-Mudabbir (m. 270/883 ou 271/884), directeur des finances en Égypte en 247/861, mais en 258/872, après un conflit avec Ibn Ṭūlūn, on le retrouve à Damas.

Parmi les merveilles du monde, il y a les palmiers d'al-Faramā : ils donnent des fruits lorsque les dattes fraîches de bonne taille (*busra*) et celles qui sont mûres cessent dans le pays. Ces dattes commencent à mûrir lorsque les palmiers germent [autre part] durant les mois de *kānūn* (?) (*fi kawānīn*). Cela dure pendant quatre mois <sup>96</sup>. On ne constate cela nulle part ailleurs qu'à al-Faramā. Le poids de la datte fraîche est de vingt dirhams et sa longueur est d'un *fitr*.

On sort de Fustāt et on traverse le Nil vers une île et dans la direction de Ġiza, soit la rive occidentale du fleuve. À proximité de Fustāt, au bout d'un mille, il y a le village appelé Wusīm <sup>97</sup>. On rapporte de Bakr ibn Suwāda <sup>98</sup> à partir d'Abū 'Atiyya, lui-même de 'Ubayd ibn Rafī' : 'Umar ibn al-Ḥaṭṭāb me dit : « Ô Égyptien, où est Wusīm parmi vos villages ? » « Au bout d'un mille, Ô Commandeur des croyants », répondis-je. « Que la population d'al-Andalus y arrive afin de vous y combattre ! », dit-il. Et lorsque al-Walid ibn 'Ābira al-Andalusī s'établit à Barqa, il rassembla des gens et lança une expédition de pillage sur l'Égypte en 393/1004. Il assiégea Miṣr depuis le village de Wusīm, qui en est éloigné de trois parasanges. De Ġiza on va à Dāt al-Karm (lire : Dāt al-Kawm <sup>99</sup>), puis à Tarnūt. Les chameliers s'avancent en chantant : « De Tarnūt à Dāt al-Sāḥil, il y a une étape qui rend incapable d'en poursuivre d'autres. » On va de Tarnūt à Tarūgā – le savant dit Tūrah –, ensuite on arrive à Alexandrie.

Il y a un autre chemin : les bateaux vont d'al-Fustāt jusqu'à Maḥallat al-Maḥrūm, puis vers la ville de Raṣīd <sup>100</sup>, qui est située sur un immense monticule de sable répandu. Lorsque souffle le vent occidental, qui est intense chez eux, il en remplit de sable leur maison et ils sont incapables [d'aller] à leur guise aux marchés. Parmi les plus merveilleux lieux plaisants du monde, il y a les deux rives du Nil de Miṣr à Raṣīd. Il n'y a pas de récolte des fruits de la terre comme celles de ces régions. Quelqu'un m'a rapporté qu'une exploitation agricole appartenait à un habitant du village de Dība, dans la région. C'était un homme originaire de Miṣr et il s'appelait Ibn Dāwud. Il récoltait des grenades et des bananes durant l'année pour un poids de quinze mille *miṭqāl*. Leurs grenadiers sont greffés la première année et ils grandissent en végétation et en profit jusqu'à la quatrième année. Ensuite, ils se fanent et se sèchent. Là-bas se situait l'exploitation d'al-Layṭ ibn Sa'd <sup>101</sup>.

Qutayba ibn Sa'īd <sup>102</sup> rapporte : « J'ai entendu al-Layṭ ibn Sa'd dire : "chaque année, j'ai un bénéfice de cinquante mille dinars sur lesquels je ne paie nullement la *zakāt*. C'était le meilleur des hommes, il ne lui restait rien soumis à la *zakāt*." »

On va de Raṣīd à l'embouchure du Nil dans la mer. C'est un endroit effrayant pour les bateaux car les vagues sont, à cet endroit, renforcées par le courant du Nil et cela soulève des bancs de sable sous l'eau. Il arrive que la force du courant emporte les bateaux jusqu'à ces sables et qu'ils soient détruits. Les bateaux vont de là à Alexandrie, par la mer, en un trajet d'un jour ou moins.

Quant à la route qui mène de Raṣīd à Alexandrie par la terre, elle traverse vers l'ouest des sables sur trois milles, puis elle parvient à l'entrée du lac qui pénètre dans le continent sur plusieurs milles. Les montures qui vont à l'eau [y] entrent au point de traverser ce lac sur environ un demi-mille [marqué] par des signaux

<sup>96</sup> Dans le *K. al-istibṣār*, p. 271, 'Abd al-Ḥamīd traduit : « Les palmiers d'al-Faramā donnent leurs dattes au mois de *kānūn* 1<sup>er</sup> (*bi-kānūn al-awwal*), lorsque les palmiers commencent à fleurir partout ailleurs (...) »

<sup>97</sup> Yāqūt, *op. cit.*, toute l'anecdote est citée sous l'autorité d'al-Bakrī.

<sup>98</sup> Bakr ibn Suwāda al-Ġudāmī al-Miṣrī (m. sous le califat de Hiṣām, r. 105/125-724/743.)

<sup>99</sup> Ibn Duqmāq, *op. cit.*, IV, p. 132.

<sup>100</sup> *K. al-istibṣār*, p. 89, citation nominale d'Abū 'Ubayd al-Bakrī.

<sup>101</sup> Al-Layṭ ibn Sa'd (94-175/713-791), traditionniste et juriste égyptien, réputé pour sa richesse et sa générosité.

<sup>102</sup> Qutayba b. Sa'īd (m. 240/854).

que l'on a plantés dans l'eau. Lorsque l'animal s'écarte de cette marque, il tombe dans l'eau profonde et se noie. Ce qu'il porte comme marchandise est détruit ou se gâte sauf s'il est rattrapé et protégé. On appelle cet endroit al-Uštūm<sup>103</sup>. Quand ils traversent ce lac, ils arrivent à des broussailles, des marais et des collines de sable ; ils y cheminent sur une dizaine de milles. Les chasseurs, à cet endroit, tirent une bonne partie de leur revenu de la viande et des plumes des oiseaux. Ceux-ci viennent de la mer vers leurs endroits de chasse. On continue ensuite sur environ cinq milles jusqu'à la porte d'Alexandrie. Près de cette porte, à l'extérieur de la muraille, on rencontre des statues d'idoles. Dès que l'on franchit la porte, [on arrive à] une coupole verte sur seize colonnes de marbre. À sa gauche, il y a de nombreux jardins où abondent les fruits, la plupart étant des sycomores. À sa droite, se situent la ville et la mer. De Tarūgā à Alexandrie, il y a vingt-cinq milles.

*Al-Bakrī poursuit par la description d'Alexandrie basée principalement sur Ibn 'Abd al-Ḥakam et 'Abd Allāh ibn Ṭarīf al-Hamdānī et enfin la description du phare. L'auteur poursuit par les itinéraires qui mènent à l'Afrique du Nord.*

## COMMENTAIRE

L'ordre que suit l'auteur n'est pas strict : partant de Manf (Memphis) il descend au sud jusqu'à Uswān, puis reprend son itinéraire à partir de Būṣīr en Basse-Égypte jusqu'à Tinnīs. Il donne ensuite une autre route, dans le Delta, de Fuṣṭāṭ jusqu'à Burullus. Il passe ensuite sans transition à 'Ayn Ṣams, puis il rapporte des traditions sur le Muqaṭṭam. Il poursuit vers le sud en consacrant un paragraphe à sept localités jusqu'à Uswān, sans suivre toutefois un ordre géographique rigoureux. Il continue en obliquant à l'est en décrivant le désert des Buḡḡa et le port de 'Ayḍab. Enfin, il retourne longuement aux itinéraires de Basse-Égypte.

Le style se ressent de ce linéament et fait alterner sans transition l'itinéraire, le *ḥabar*, le *ḥadīṭ* ou l'allusion coranique. La digression – qu'elle soit historique, descriptive ou littéraire – n'est en fait motivée que par le toponyme sans qu'il y ait une unité thématique dans les informations données. L'auteur traite ici d'histoire pour un lieu, là il parle de la production artisanale ou du comportement supposé des crocodiles. Le fil conducteur qui relie ces informations est l'égrènement par l'auteur de toponymes égyptiens, dont la succession est plus ou moins déterminée par la géographie. Dans le cas des itinéraires – faut-il encore qu'ils soient vrais – l'ordre géographique est prépondérant, mais dans le cas des localités de la vallée du Nil, cela tient plus à leur importance historique ou économique.

Au-delà de ce constat, on peut néanmoins distinguer trois matières, l'histoire, la géographie et « la culture » qui rassemble les pratiques humaines observées.

<sup>103</sup> Il s'agit en réalité du débouché du lac de Tinnīs dans la Méditerranée, voir al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 299 ; Yāqūt, *op. cit.*, sous al-Uštūm.

## L'histoire

### *L'attaque d'al-Walid ibn 'Ābira al-Andalusī, depuis Barqa, sur l'Égypte en 393/1004*

Il s'agit d'Abū Rakwā al-Walid ibn Hišām<sup>104</sup> (m. 397/1007), prétendant pseudo-omeyyade, probablement d'origine andalouse, qui s'allia et souleva les Banū Qurra, les Zanāta, les Mazāta et les Lawāta, pour finir par prendre Barqa en 395/1005. Mais son attaque de l'Égypte date de 396/1006 et non de 393/1004. Quant au village d'al-Wusim d'où Abū Rakwā assiégea le Caire, il n'est pas cité dans les sources historiques consultées à l'exception de Yāqūt qui reprend al-Bakrī<sup>105</sup>. Selon les sources historiques, Abū Rakwā, après avoir attaqué Alexandrie, descend vers le sud en direction du Caire et s'installe finalement au Fayyūm. C'est de cette région qu'il envoie, une première fois, des troupes dans la direction d'al-Ġiza pour affronter l'armée dépêchée contre lui, la bataille que ses hommes remportent ayant lieu à l'endroit appelé « Terre des cinquante ». Une seconde armée égyptienne parvient finalement à écraser ses troupes au lieu-dit « Tête de l'étang » (*Ra's al-birkat*) au Fayyūm.

### *La situation des tribus arabes chez les Nubiens et les Buġġa*

Si les tribus arabes établies chez les Buġġa et celles établies dans la région frontalière avec la Nubie finissent par avoir une histoire commune, leur origine est distincte. Les tribus installées à la frontière, qui empiètent petit à petit en Nubie, plus précisément dans la région de Māris<sup>106</sup> qui constituait la première province nubienne depuis l'Égypte<sup>107</sup>, étaient arrivées là suite à la conquête de l'Égypte<sup>108</sup>. C'étaient des Rabi' et des Muḍar, ainsi que des Qurayšites<sup>109</sup>. La présence arabe dans cette région est bien attestée par une série de pierres tombales<sup>110</sup>, dont la plus ancienne est datée de 217/832 et dont les plus nombreuses datent du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, ce qui témoigne d'une pénétration continue des tribus. Enfin, al-Uswānī rapporte que les musulmans vivaient librement et étaient même propriétaires de terres situées entre Uswān et la deuxième cataracte, quoique cette province ait été sous la souveraineté du roi de Nubie<sup>111</sup>.

Quant aux tribus présentes chez les Buġġa, elles arrivent après la redécouverte des mines d'émeraude et des mines d'or réalisée lors de la campagne de « pacification » des Buġġa par 'Ubayd ibn Ḡahm en 232/847, selon Ibn Ḥawqal<sup>112</sup>; l'exploitation des mines commençant en 238/852 selon le même auteur. Ces mines<sup>113</sup> sont situées à l'est et au sud-est (*wādī 'Allāqī*) d'Uswān, sur les routes qui mènent

<sup>104</sup> H. Halm, « Al-Walid ibn Hišām », *El<sup>2</sup> XI*, p. 141; Yahyā al-Anṭāqī, *Tārīḫ al-Anṭāqī*, 'Umar 'Abd al-Salām Tadmūrī (éd.), p. 259-267; al-Maqrīzī, *Hīṭat...*, I, p. 565, pas de mention de l'événement historique.

<sup>105</sup> M. Ramzī, *Al-qāmūs al-ġuġrāfī* II/3, Le Caire, 1994, p. 37-58.

<sup>106</sup> S. Munro-Nay, « Māris », *El<sup>2</sup> VI*, p. 559-560.

<sup>107</sup> Cette arabisation progressive est bien connue par le problème de l'achat des terres par des Arabes, terres dont l'impôt fut ensuite revendiqué par le roi de Nubie, l'affaire étant finalement tranchée en faveur des Arabes, al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 333-334; J. Cuoq, *Islamisation de la Nubie chrétienne*, Paris, 1986, p. 27-31.

<sup>108</sup> A.H. Saleh, « Quelques remarques sur les Bédouins d'Égypte au Moyen Âge », *StudIsl* (P) 48, 1978, p. 45-70, spécialement p. 54-56; J.-Cl. Garcin, « Al-Ṣā'id », *El<sup>2</sup> VIII*, p. 892-897.

<sup>109</sup> Al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 333; al-Maqrīzī, date l'arrivée des Rabi'a du Yamāma vers 240/854, al-Maqrīzī, *Al-bayān...*, p. 44; J. Cuoq, *op. cit.*, p. 27-31.

<sup>110</sup> U. Monneret de Villard, *Storia della Nubia cristiana*, Rome, 1938, p. 118-119, avec références au *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, nos 1636, 2862, 2950, 3015 et 3040; J. Cuoq, *op. cit.*, p. 30.

<sup>111</sup> Al-Maqrīzī, *Hīṭat...*, I, p. 512 et p. 537; G. Troupeau, *op. cit.*, p. 280.

<sup>112</sup> Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 53.

<sup>113</sup> La plus ancienne description est donnée par al-Ya'qūbī, *op. cit.*, p. 333-335; trad. p. 188-191; al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 331, p. 334 (mines d'émeraude), p. 336, (mines d'or); Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 162; al-Idrīsī, *op. cit.*, p. 26-27; al-Maqrīzī, *Hīṭat...*, I, p. 632 (mines d'émeraude). Les mines connaissent apparemment une baisse d'activité à l'époque

au port de 'Ayḍab (cf. *infra*). Cette nouvelle source de richesse attire des Arabes établis à la frontière avec la Nubie mais aussi des tribus mises en mouvement suite aux troubles du Yamāma<sup>114</sup>, principalement des Rabī'a et des Muḍar. Al-Ya'qūbi cite les Rabī'a, les Muḍar, les Banū Ḥanīfa, les Balī, les Ğuhayna et les Banū Sulaym. Les Rabī'a sont les dominants : l'un des leurs est propriétaire de la mine en 332/943, alors que la ville de Muḥḍaṭa, près d'Uswān, leur appartient aussi<sup>115</sup>, enfin en 297/1006, leur chef reçoit du calife al-Ḥakīm le titre de *Kanz al-dawla* pour avoir attrapé le prétendant umayyade Abū Rakwā<sup>116</sup>. Ainsi, les Banū Hilāl, les Banū Kināna et les Ğuhayna sont bien situés au Sa'īd, si pas à Uswān, par al-Maqrīzī<sup>117</sup>. Quant aux Banū Ḥamār, le même auteur<sup>118</sup> en fait une subdivision des Ğudām, mais installés près de Miṣr. Pour les tribus qu'al-Bakrī signale à 'Ayḍab, les Banū Yūlas, que nous corrigeons en Banū Yūnas, en suivant al-Maqrīzī<sup>119</sup> qui en fait un clan des Rabī'a situé justement à 'Ayḍab. Mais il poursuit en indiquant qu'ils ont été chassés de là vers le Ḥiġāz par les Banū Biṣr, sans en préciser la date. Il nous semble qu'al-Bakrī est le premier à signaler que les Banū Ḥamār, les Banū Hilāl, les Banū Kināna et les Banū Ğuhayna sont situés en Nubie et paient tribut au souverain d'Égypte. De même qu'il est le seul à mentionner des Kalb ibn Wabara à 'Allāqī.

## La géographie

### *Itinéraires de Basse-Égypte*<sup>120</sup>

Les itinéraires de Basse-Égypte semblent de prime abord peu ordonnés mais on peut en distinguer six.

Le premier part de Būṣīr et passe par Samannūd, Būsā (probablement Būra), Damīra, Daqahla et arrive à Dimyāṭ et puis Tinnīs en trente-six parasanges. La route longe en fait la branche de Dimyāṭ de Būṣīr jusqu'à Dimyāṭ. Elle est citée par al-Idrīsī<sup>121</sup>.

Le deuxième itinéraire part de Fustāṭ et rejoint Burullus en passant par les deux Manūf, Tayda/Tida (sur les cartes) puis Bašrūd (non localisé), Naqīza et arrive enfin à la Méditerranée en quarante et un parasanges. Il traverse le Delta quasi en ligne droite de Manūf al-'Ulyā jusqu'à Tayda, puis se dirige à l'est vers Naqīza et enfin au nord-ouest vers Burullus.

Le troisième part de Fustāṭ pour atteindre Dimyāṭ, en naviguant d'abord jusqu'à Maḥallat al-Maḥrūm<sup>122</sup> qui se trouvait sur le canal de Biyār/Ibyār<sup>123</sup>, aujourd'hui disparu. De là, on se dirige vers l'est par la terre jusqu'à Ṭawḍaṭā, soit Ṭanṭā, à deux milles de la branche de Dimyāṭ que l'on traverse pour atteindre Malīġ<sup>124</sup> selon l'auteur. En fait, Malīġ se trouve sur la même rive, mais beaucoup plus au sud, alors que le

fatimide, mais elles ne sont abandonnées que plus tard. Les mines d'or sont délaissées au début du xiv<sup>e</sup> siècle et celles d'émeraudes en 750/1328, voir al-Maqrīzī, *Ḥiṭāṭ...*, I, G. Wiet, (éd.), p. 529, 535 (citation d'al-Mas'ūdī) et 632; J.-Cl. Garcin, *Qīs...*, p. 93; notes 2 et 3.

<sup>114</sup> Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 53; al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 331.

<sup>115</sup> Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 54; al-Mas'ūdī, *op. cit.*, II, p. 331.

<sup>116</sup> J. Cuoq, *op. cit.*, p. 46; A.H. Saleh, *op. cit.*, p. 56.

<sup>117</sup> Al-Maqrīzī, *Al-bayān...*, p. 27-28 (Banū Hilāl), p. 46, et p. 10 note 21 (Banū Kināna), p. 27 et p. 32 (Banū Ğuhayna).

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 13 et p. 64.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>120</sup> Pour les indications géographiques, nous nous référons à la carte

d'Omar Toussoun : « La Basse Égypte d'après le cadastre El-Naḥiri », qui accompagne sa *Géographie de l'Égypte à l'époque arabe I*, Le Caire, 1926, et à la carte « Ägypten unter den Fāṭimiden (969-1171) », *Tübinger Atlas des Vorderen Orients*, Wiesbaden.

<sup>121</sup> Al-Idrīsī, *op. cit.*, ar. p. 155 et p. 157.

<sup>122</sup> M. Ramzi, *op. cit.*, II/2, p. 107.

<sup>123</sup> O. Toussoun, *Mémoire sur l'histoire du Nil*, Le Caire, 1925, p. 174; A.R. Guest, « The Delta in the Middle Ages: A Note on the Branches of the Nile and the Kurahs of Lower Egypt, with Map », *JRAS*, 1912, p. 941-980, spc. p. 958-959.

<sup>124</sup> M. Ramzi, *op. cit.*, II/2, p. 193; O. Toussoun, *Géographie...*, I, Le Caire, 1926, p. 134.

cours d'eau qui lui fait face est la branche ou le canal de Malīğ<sup>125</sup> à présent disparu, que l'auteur considère ici comme étant la branche de Dimyāt. L'autre branche qu'il mentionne ensuite n'est en réalité que la continuation de la branche de Malīğ, qui coulait effectivement en passant par Tiṭāy vers Damsīs et Šubra Damsīs<sup>126</sup>, où elle retrouvait la branche de Dimyāt. Al-Bakrī mentionne alors le départ d'une nouvelle branche vers le lac de Tinnīs, donc vers l'ouest, à partir de Qağanğima. Nous n'avons pu localiser le lieu, mais il apparaît bien qu'al-Bakrī décrit ensuite la branche de Tinnīs. Par ailleurs, la carte d'Ibn Ḥawqal<sup>127</sup> présente à cet endroit le début d'un canal qui se jette dans la branche de Tinnīs en face duquel se trouve le toponyme Qağanğima. L'auteur revient ensuite à Malīğ pour nous donner un itinéraire qui aboutit à Singār<sup>128</sup> dans le lac de Burullus actuel, dénommé anciennement Nastaṛāwah<sup>129</sup>, écrit ici al-Asarā, mais en passant par Şahrağat<sup>130</sup> et Bilbays. D'abord, Şahrağat est au sud-ouest de Malīğ et ensuite Bilbays est bien plus loin à l'est, sur la route qui mène de l'Égypte à la Syrie. Al-Bakrī est ici dans l'erreur.

Le quatrième itinéraire suit la branche de Ṭawdatā (Ṭantā) par al-Maḥalla pour atteindre Damīra<sup>131</sup> et puis Dimyāt. Jusqu'à Damīra, il se peut que l'auteur nous décrive le cours du canal de Maḥalla<sup>132</sup>, qui partait de la branche de Malīğ et passait par al-Maḥalla al-Kubrā et al-Damīra. De Dimyāt, al-Bakrī passe au lac et à la ville de Tinnīs dont il nous donne une description originale, confirmée par ailleurs. Ainsi, Abū l-Makārīm<sup>133</sup> (VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle) donne le nombre de trente-cinq églises mais Ibn Bassām<sup>134</sup> (VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle) cite celui de soixante-douze. Elles ont été néanmoins détruites et remplacées par des mosquées sur l'ordre d'al-Ḥākīm en 403/1012-1013. Si Ibn Bassām mentionne bien la chasse des oiseaux, à côté de la pêche, comme moyen de subsistance par les habitants de l'île, al-Bakrī est le seul à parler de filets dressés à l'entrée des maisons. Enfin, Ibn Bassām rapporte sous une forme abrégée la légende sur l'origine des *kawm*. De Tinnīs, al-Bakrī évoque le trajet par mer jusqu'à al-Faramā.

Le cinquième itinéraire part de Fuṣṭāt, passe par Ğīza et atteint Wusīm dont al-Bakrī nous semble être le seul des auteurs consultés à évoquer le passé historique. Il retourne alors à Ğīza et se dirige vers Dāt al-Kawm<sup>135</sup>, écrit Dāt al-Karm et poursuit par Tarnūṭ<sup>136</sup> vers Alexandrie par Tarūğā<sup>137</sup> (au sud-ouest d'Alexandrie).

Enfin le dernier itinéraire est beaucoup plus sommaire et conduit de Fuṣṭāt à Rašīd et de là l'auteur mentionne la route par mer et la route par terre<sup>138</sup> pour rallier Alexandrie. Remarquons qu'il attire l'attention sur al-Uštūm<sup>139</sup>, qui est en réalité le débouché du lac de Tinnīs dans la Méditerranée, et non celui du lac de Burullus.

<sup>125</sup> O. Toussoun, *Mémoire sur l'histoire du Nil...*, p. 176-177; A.R. Guest, *op. cit.*, p. 964.

<sup>126</sup> Al-Idrīsī, *op. cit.*, ar. p. 149, p. 151 et p. 154; M. Ramzī, *op. cit.*, II/2, p. 58-59; O. Toussoun, *Géographie...*, p. 20.

<sup>127</sup> J.-Ch. Ducène, « Le Delta du Nil dans les cartes d'Ibn Ḥawqal », *JNES* 63, 2004, p. 241-256, spc. p. 248, où nous avons écrit Qağanğama.

<sup>128</sup> M. Ramzī, *op. cit.*, I, p. 284; J. Maspéro et G. Wiet, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, Le Caire, 1919, p. 211.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 211-212.

<sup>130</sup> M. Ramzī, *op. cit.*, II/1, p. 173 et p. 257; O. Toussoun, *Géographie...*, p. 168-169.

<sup>131</sup> M. Ramzī, *op. cit.*, II/2, p. 86; O. Toussoun, *Géographie...*, p. 75-76.

<sup>132</sup> O. Toussoun, *Mémoire sur l'histoire du Nil*, p. 263-264; A.R. Guest, « The Delta in the Middle Ages », p. 965.

<sup>133</sup> Abū l-Makārīm, *op. cit.*, I, p. 109.

<sup>134</sup> Ibn Bassām, *Anīs al-ğalis fi aḥbār Tinnīs*, Ğammāl al-Dīn al-Şiyyāl (éd.), Le Caire, 2000, p. 36. Je remercie le professeur Mouton de m'avoir communiqué cet ouvrage. Le texte est repris par Ibn Iyās, *op. cit.*, p. 183-184.

<sup>135</sup> M. Ramzī, *op. cit.*, II/3, p. 61.

<sup>136</sup> *Ibid.*, II/2 p. 331; O. Toussoun, *Géographie...*, p. 181.

<sup>137</sup> Yāqūt, *op. cit.*, s. v.; Ibn Duqmāq, *op. cit.*, V, p. 105; O. Toussoun, *Géographie...*, p. 181.

<sup>138</sup> M. Lombard, *Les textiles dans le monde musulman du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2002, p. 155. La route suit la côte et emprunte un bac pour passer le débouché du lac dans la Méditerranée.

<sup>139</sup> Yāqūt, *op. cit.*, s. v., citation de Muhallabī.

### *Itinéraires de Moyenne et Haute-Égypte*

L'auteur commence son trajet à la latitude du Fayyūm par le village de Dalās, il passe ensuite par le Fayyūm, Ahnās, Bahnasā et il suit ainsi le Nil jusqu'à Uswān. À l'exception de quatre toponymes, tous les noms de lieux sont identifiables.

### *Les routes vers 'Aydab*

Pour rejoindre la vallée du Nil à 'Aydab, quatre routes <sup>140</sup> sont connues : celle qui partait de Qūṣ, celle qui débutait à Edfū (suivie par Ibn Baṭṭūṭa) et les deux dernières qui commençaient à Uswān. La première reliait directement la ville au port, elle est dénommée Waḍaḥ par Ibn Ğubayr <sup>141</sup>, et la seconde passait par le wādī 'Allāqī, et elle est mentionnée par al-Idrīsī.

### **La culture**

#### *La fabrication des tissus dans le Delta*

Al-Bakrī s'étend sur la fabrication des tissus à Dimyāṭ (principalement le dégraissage <sup>142</sup>) et à Tinnīs. Le Delta possède des conditions naturelles humides qui rendent possible cette industrie depuis l'Antiquité. À l'époque arabe, la plupart des auteurs qui traitent du Delta s'étendent et font l'éloge de sa production textile <sup>143</sup>. Remarquons que la majorité des artisans sont des chrétiens <sup>144</sup>. Mais ces deux villes furent en but aux raids byzantins en 853 et encore en 867 pour Dimyāṭ, puis ce furent les Normands de Sicile (Tinnīs en 1153, 1175 et 1177 ; Dimyāṭ en 1155). Enfin, les Francs les prennent pour cible : Tinnīs est saccagée en 1179 et la population définitivement évacuée sur Dimyāṭ en 1192 et la ville démolie en 1227. Dimyāṭ connaît le même sort en 1250 après avoir subi deux occupations franques <sup>145</sup>.

#### *Le bitume des momies*

Le terme de « momie <sup>146</sup> », *mūmiyā'*, est employé par extension pour désigner le bitume utilisé pour l'embaumement des cadavres durant l'Antiquité et qui, à l'époque musulmane, est récupéré et utilisé à des fins médicales. Le terme désignait à l'origine un bitume provenant essentiellement de Perse. Al-Bakrī nous livre ici une des plus anciennes mentions de son commerce <sup>147</sup>.

<sup>140</sup> J. Couyat, « Les routes d'Aidhab », *BIFAO* 8, 1911, p. 135-143.

<sup>141</sup> Al-Maqrīzī, *Ḥiṭāṭ...*, I, p. 537, à partir d'Uswān et I, p. 549, à partir de Qūṣ. La route *Wādaḥ* peut être rejointe par celle qui part de Qūṣ, c'est d'ailleurs celle qu'Ibn Ğubayr suit pour aller à 'Aydab, Ibn Ğubayr, *op. cit.*, p. 77.

<sup>142</sup> M. Lombard, *op. cit.*, p. 146-147 : le dégraissage se faisait à l'aide du natron.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 155-156, pour les témoignages d'Ishāq ibn al-Ḥusayn, maintenant identifié à Ishāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt, al-Iṣṭaḥrī et Ibn Ḥawqal, voir Fr. Castello, *op. cit.*, p. 197 (Dimyāṭ) et p. 201 (Tinnīs) ; al-Iṣṭaḥrī, *op. cit.*, p. 52 et Ibn Ḥawqal, *op. cit.*, p. 126 ; Al-Ya'qūbī, *op. cit.*, p. 337-338.

<sup>144</sup> *Chronique de Michel le Syrien* III, J.B. Chabot (éd. et trad.), Paris, 1905, p. 63-64, (témoignage de Denys de Tell Mahré sur la condition des tisserands).

<sup>145</sup> M. Lombard, *op. cit.*, p. 166-167.

<sup>146</sup> Ibn al-Bayṭār, *Ġami' al-mufradāt* : Ibn al-Beithar, « Traité des simples », L. Leclerc (trad.), *Notices et extraits de la Bibliothèque nationale* 26, 1883, p. 346-348 ; A. Dietrich, « Mūmiyā' », *Et* VII, p. 556-557 ; A.R. David, sous « Mummification » dans D. Redford. (dir.), *The Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt* II, Oxford, 2001, p. 439-441.

<sup>147</sup> 'Abd al-Laṭīf al-Baġdādī, *K. al-īfāda wa-l-ī'tibār fi l-umūr al-mušāhada wa-l-ḥawādīṭ al-mu'ayana bi-arḍ Miṣr*, A. Ğ. Sabānū (éd.), Beyrouth, 1984, p. 64. L'auteur donne plusieurs exemples du commerce de la « momie » mais, étant médecin, il la distingue bien de la momie naturelle, voir aussi J.-Cl. Garcin, *Qūṣ...*, p. 12, note 2 et p. 110 ; voir aussi Ibn Ḥurrādābih, *op. cit.*, p. 159.

## CONCLUSION

Il apparaît clairement qu'il s'agit d'une compilation d'ouvrages antérieurs et notamment du *Kitāb faḍā'il Miṣr* d'al-Kindī. Par ailleurs, les informations qui ressortent plus à l'*adab*, comme les monuments extraordinaires, les caractéristiques merveilleuses d'un endroit ou les lieux interprétés à la lueur de la révélation coranique <sup>148</sup>, se retrouvent largement répandus dans la littérature géographique. Les informations de nature plus « positives », comme les itinéraires ou les biens commercialisés, sont confirmées par les sources contemporaines, mais al-Bakrī s'attarde plus sur le Delta. Dans ce dernier cas, on doit distinguer les itinéraires et les toponymes, des observations concernant les villes et les populations. Dans le cas des itinéraires, on doit bien avouer que ce sont surtout les villes d'origine et d'arrivée qui permettent de les identifier plus que de les déterminer. En effet, les toponymes intermédiaires sont soit inconnus ou particulièrement déformés, quand ils ne sont pas simplement mal situés. Les exemples de ce type ne manquent pas : Şahrağat et Bilbays situés entre la branche de Dimyāṭ et Singār alors que Bilbays se trouve à l'opposé, sur la route qui mène du Caire à la Palestine, ou encore le nom d'Uštūm donné à l'embouchure du lac de Burullus dans la Méditerranée, alors qu'il s'agit du débouché du lac de Tinnīs dans la Méditerranée ! En outre, la reconstitution claire du cours des différentes branches du Nil évoquées n'est pas sans ambiguïté et laisse des questions ouvertes. En revanche, les informations concernant les populations sont originales et en majeure partie pour la première fois alléguées : comme la tenderie des habitants de Tinnīs, le commerce fluvial de Singār au Caire et les difficultés de la route terrestre (mais qui traverse tôt ou tard une partie du lac de Burullus) qui relie Rašīd à Alexandrie. Pour ce qui est de la vallée du Nil, notons que l'auteur s'est particulièrement attaché aux productions comme le sucre à Qūṣ ou la momie découverte dans les tombeaux. Enfin pour la Haute-Égypte, il faut remarquer qu'al-Bakrī s'est étendu sur la composition tribale de la région ainsi que sur les routes qui mènent à 'Ayḍāb. Pour les tribus, leurs noms et leurs situations, il n'y a pas toujours accord sans que l'on puisse décrier al-Bakrī.

En somme, ces paragraphes sur l'Égypte nous apportent des détails vivants sur les mœurs, les productions, les transports et quelques informations sur les itinéraires ; tout cela au sein d'anecdotes historiques ou littéraires. Si le travail de composition revient à al-Bakrī, il ne fait guère de doute pour nous que les informations de géographie humaine proviennent d'une même source. Quant à son identité, il nous semble qu'al-'Uḍrī reste un candidat valable, mais cela demeure une hypothèse.

<sup>148</sup> Manf et Moïse, cf. Coran XXVIII, 15; Tinnīs et les deux jardins; Coran XVIII, 32; la barrière entre al-Faramā et al-Qulzum, cf. Coran XXVII, 61.